

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 75 (1948)
Heft: 10

Artikel: Lettre au syndic
Autor: Marti, Claude
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226613>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lettre au Syndic

Marseille, le 25 avril 1948.

Cher papa,

Nous sommes assis avec le Buffet sur un banc vermoulu du vieux port de Marseille. A quelques mètres, de curieux marins à maillot rayé et casquette noire essayent de louer leurs bateaux à grand renfort de gestes.

— Qui veut visiter le Château d'If? Une heure de promenade en mer ; cinquante francs seulement.

Il y a trois heures à peine que nous avons quitté le gros bateau, qui pendant deux jours nous a tourneboulés dans tous les sens comme du lapin sauté. Alors que sur ces paquebots on a déjà bougrement du mal à se tenir debout dans sa cabine, on frise carrément la catastrophe, si on a le malheur de vouloir prendre ses repas dans la salle à manger. Les constructeurs du navire se sont fait un malin plaisir de flanquer le restaurant le plus à l'avant du bateau possible, juste à l'endroit où ça tangue le plus, histoire de vous faire passer le goût du pain au moment du potage. Ils réalisent ainsi de petits bénéfices, de quoi racheter de temps à autre un autre bateau. Le premier soir, nous nous mîmes courageusement en route vers la salle à manger. A peine étions-nous assis que toute la salle commença à osciller dans tous les sens, à croire que les mouvements de la mer sont réglés par le cuisinier. Buffet mangea rapidement ses hors-d'œuvres, se leva d'un bond et me déclara d'une voix détimbrée qu'il ne voyait pas la nécessité de manger plus longtemps cette cuisine pour matelots et qu'il préférerait se retirer dans ses appartements. Et joignant le geste à la parole, il se précipita vers la porte, la franchit avec une relative dignité, puis se mit à courir vers

sa cabine où, pâle et défait, il n'eut que le temps de se pencher sur le lavabo pour y vomir les trois sardines à la tomate qu'il avait ingurgitées entre deux coups de roulis. Il se laissa tomber ensuite sur sa couchette et, pour la première fois, le mal de cœur réussit ce que même les exercices militaires avec le masque à gaz n'avaient pu obtenir : le faire taire plus de cinq minutes.

Ce n'est que tout à l'heure, un peu avant le débarquement, après trente cinq heures, passées sans doute à se demander pourquoi il fallait que les continents soient séparés par des mers, que Buffet se décida à se relever. Il s'empara de sa valise, en retira une paire de ciseaux, un blaireau en nylon, un rasoir à deux coups et un magnifique savon, luisant comme un cierge de messe.

Il se mit en devoir de détruire minutieusement cette barbe, plus hirsute que majestueuse, qui avait fait sa gloire au pays des cactus et son désespoir au royaume des poux. Au fur et à mesure que le rasoir glissait, je voyais réapparaître un Buffet imberbe et blême comme un appointé d'infanterie.

Et comme si le fait de supprimer sa barbe ne suffisait pas à marquer son retour à la vie civilisée, il s'empara de ses babouches, les enroula dans son burnous et sortit sur le pont. Il s'accouda au bastingage, laissa errer son regard sur la ligne d'horizon, comme pour y chercher une dernière fois l'Afrique, et lâcha son baluchon qui disparut en un clin d'œil, accompagné d'un ultime « Inch Allah ».

Buffet le Vaudois venait de rompre avec l'aventure.

Comme il n'y avait pas de train avant le soir, nous avons commencé par porter nos bagages à la consigne, afin de pouvoir visiter tranquillement Marseille.

Ce qu'il nous tardait de voir, c'était la fameuse Canebière.

— *Un truc de cette importance, remarqua Buffet, ça doit se voir de loin. Il n'y a qu'à parcourir la ville, on est sûr de tomber dessus.*

Cette remarque me paraissait on ne peut plus juste, on se mit en route. Mais après deux heures de recherches, pas le plus petit bout de Canebière.

— *On ferait tout de même mieux de demander, Buffet, que je lui fais. Des fois que ça serait en dehors de ville.*

Un Marseillais en costume cintré et souliers pointus nous renseigna avec un tel dédain que Buffet faillit lui envoyer une magistrale mornifle.

— *La Canebière ? Mais vous y êtes, espèces d'empotés. Et haussant les épaules, il ajouta en s'en allant : « Faudrait tout de même pas vous payer ma fiole. »*

Nous regardâmes autour de nous. Nous étions dans une rue, comme qui dirait la

rue de Bourg à Lausanne, un peu plus longue, à peine plus large, avec plein de magasins de toutes sortes. Bref, un de ces genres de rues qu'on n'aime pas fréquenter parce qu'on s'y sent toujours à l'étroit.

Buffet ne put retenir un magistral éclat de rire, et, m'entraînant vers le vieux port, il me glissa malicieusement à l'oreille :

— *Vois-tu, petit, qu'on soit Vaudois ou Marseillais, on est finalement tous les mêmes. On voit son village avec le bon bout de la lunette et le reste du monde avec l'autre bout.*

— *Te souviens-tu de cet Américain qui semblait chercher quelque chose, au sommet de la Tour Bel-Air ? Un monsieur que ça intriguait lui proposa de le renseigner. Tu sais ce qu'il cherchait, l'Américain ?*

— *Non !*

— *Le fameux gratte-ciel !!*

Ton fils affectionné : Justin.

p.c.c. Claude Marti.

REFLEXION D'UN DE LUTRY...

Il y en qui disent que l'homme descend du singe... C'est bien possible ; en tous cas, il y en a qui en descendent plus vite que les autres...

UN SAGE...

Pensant faire plaisir à un vieil ami des bords du lac, pirate dans l'âme, je l'invitai à venir me voir à Puidoux-Chexbres où je dispose d'une « capite »...

— *Oh ! merci bien ! A mon âge, je ne vais plus à l'étranger...*

QUAND J'ETAIS REGENT...

Jules-Auguste comptait quarante années d'enseignement à tous les degrés...

Atteint par la limite d'âge, il prit sa retraite...

C'était un mercredi. Les adieux avec ses élèves furent touchants mais brefs : « Je m'en vais, soyez sages avec celui qui me succédera, compris la marmaille ?... »

Midi... Jules-Auguste sort pour la dernière fois du petit collège, franchit la rue étroite et entre à la pinte où siègent ses vieux amis du yass...

Et pas plutôt attablé, le voilà qui en raconte une toute friponne en commençant par ces mots... avec ostentation...

— *Quand j'étais régent...*

Il y avait cinq minutes à peine qu'il venait de lâcher la fêrule...

